Cere
FRC
3474

DISCOURS

PRONONCÉ

AU SERVICE EXTRAORDINAIRE,

CÉLÉBRÉ PAR LES

PROTESTANS DE PARIS,

A l'occasion de l'achèvement de la Constitution, et de son acceptation par le Roi ;

Le Jeudi 13 Octobre 1791.

Evang. selon S. Jean, chap. VIII, vers. 32.

Vous connîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.

Ces paroles du Sauveur, que dans ce discours nous détacherons entièrement de leur liaison avec ce qui les précède et ce qui les suit, semblent faites, Chrétiens, mes chers Frères, pour les circonstances où nous nous rencontrons. C'est le triomphe de la vérité et de la liberté que nous célébrons aujourd'hui ; triomphe si consolateur pour l'espèce humaine, si glorieux pour cette grande nation, régénérée sous leurs auspices. Tout ici annonce ce triomphe ; cette portion intéressante de la société, qui, flétrie trop long-temps par des préjugés injustes, jouit depuis quelques mois de l'avantage de se recueillir en ce lieu ; ce lieu même ; ceux qui nous honorent de

leur présence; et j'aime à distinguer dans ce nombre un des plus illustres amis et propagateurs de la vérité, M. le Maire de cette vaste Capitale; j'espérois y trouver aussi un des plus dignes héros de la liberté, M. le Commandant-général de sa garde citoyenne, pendant toute la durée de la révolution, de qui nous regrettons tous l'absence. Citoyens et Frères, si d'un côté j'ai besoin de votre indulgence, (ô! je sens combien j'en ai besoin, et je la réclame de la manière la plus instante,) j'ose espérer de l'autre que le rapport évident du sujet que j'ai entrepris de traiter avec le but de cette solemnité religieuse et civique suffira pour captiver votre attention. Voici les quatre chefs que je me propose de développer tour-à-tour :

1°. La connoissance de la vérité et la libre jouissance de nous-mêmes sont également le besoin de notre esprit et le vœu de notre cœur.

2°. Chacune de ces prérogatives est, par son essence, un des moyens de bonheur les plus précieux que la nature nous ait accordés; et cependant ce bonheur n'est isolément ni dans l'une ni dans l'autre, mais il est dans la réunion nécessaire de toutes deux.

3°. Ce qui est vrai à cet égard de l'homme considéré individuellement, l'est encore beaucoup plus des hommes envisagés dans l'état de société : les plus grands fléaux de celle-ci sont l'ignorance et la servitude.

4°. Enfin, à tous ces titres, nous ne pouvons trop remercier la Providence, qui, par le progrès des lumières, a aboli au milieu de nous tous les genres d'oppression, sous lesquels nous gémissions, et a établi en leur place le régime salutaire de la liberté, une constitution qui respecte également

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

tous nos droits qu'elle est assortie à tous nos vrais intérêts !

PREMIER POINT.

« La connoissance de la vérité et la libre jouissance de nous-mêmes sont également et le besoin de notre esprit et le vœu de notre cœur ». Pourquoi l'Etre suprême nous a-t-il si glorieusement distingués de la brute par l'inappréciable don de l'intelligence ? Pourquoi ne nous a-t-il point livrés, comme elle, à un aveugle instinct ? Pourquoi a-t-il planté en nous l'insatiable desir de connoître ? Quel est l'objet de cette curiosité inquiette, qui, dès l'âge le plus tendre, se manifeste dans notre sein ? Que nous annonce cette espèce de tact intellectuel, dont les vifs tressaillemens, en nous indiquant le moment où la vérité est présente, excitent en nous les plus délicieuses, les plus pures de toutes les affections ? Pourquoi nos découvertes mêmes, quelqu'heureuses, quelque fécondes qu'elles puissent être, ne nous sont-elles jamais qu'un motif, un aiguillon de plus pour multiplier, pour étendre nos recherches ? Pourquoi le sage religieux, assuré de son immortalité, fixe-t-il, avec tant d'impatience, ses regards et ses vœux sur cette ravissante époque, où il verra, où il puisera la vérité dans sa source ? Reconnoissons-le, mes chers Frères, la vérité est un des besoins les plus impérieux de notre ame ; il n'est rien qui dégrade plus celle-ci qu'une stupide léthargie. En vain le sceptique renie-t-il l'existence de la vérité ! Sa confiance présomptueuse dans son propre système, dément ses prétentions, et il se condamne volontairement à la plus étrange des inconséquences. — Et le vœu de la liberté est-il moins ardent, moins sacré ? Tout ce qui se meut sur la terre, aspire à sa jouis-

sance. Ce n'est pas sans dépit que les animaux, assujettis au pouvoir de l'homme, traînent la chaîne qu'il leur attache, portent le joug qu'il leur impose. Mais c'est sur-tout à l'être pensant que la contrainte et la servitude deviennent insupportables. Plus on sent sa propre dignité, et plus on est jaloux d'en tirer parti, d'exercer ces facultés honorables, qui nous distinguent dans l'échelle des êtres. Toute la structure de l'homme annonce qu'il a été fait pour la liberté : au physique, ce port noble et majestueux ; ce regard que seul il ose lever vers le ciel ; cette admirable souplesse de ses organes, si fort dégradée par les absurdes abus de l'éducation vulgaire : au moral, cette intelligence, cette activité, ces talens ; mais sur-tout cette conscience même de sa liberté qui le caractérisent ; cet ineffaçable sentiment de ses droits, qui s'irrite, s'exalte davantage, à mesure qu'il se trouve en conflit avec un pouvoir étranger. C'est là l'appanage égal et commun de tous les hommes ; aucune nuance ne les distingue, ne les classifie originairement à cet égard. — Arbitrairement destituer l'homme de cet appanage glorieux, ou le restreindre, sans son aveu, dans des limites quelconques, c'est donc l'humilier, le flétrir ; c'est se rendre coupable du crime de lèse-humanité, d'une usurpation d'autant plus criminelle, que les droits qu'elle blesse, sont inaliénables, imprescriptibles. La société ne fait que modifier ces droits, les diriger par des sacrifices utiles et volontaires au plus grand bonheur commun. Il faut une subordination, une dépendance dans les familles : il en faut dans le gouvernement civil, qui n'est qu'une extension du gouvernement domestique. Une docilité respectueuse, une soumission, une obéissance raisonnable tiennent intimément aux lois de l'ordre et de la sagesse ; mais il

ne faut nulle part des tyrans et des esclaves ; leur existence suppose la violation du vœu le plus sacré, des titres les plus irréfragables.

Une nouvelle considération propre à faire sentir les rapports étroits que la liberté et la vérité ont entr'elles, c'est que la liberté seule est capable de donner à nos facultés intellectuelles un salutaire essor ; elle seule les développe, les accroît, les porte à leur perfection. Plus les intérêts qui nous occupent, sont multipliés et importans, plus nous osons les peser, les discuter, les énoncer dans toute leur étendue, et plus nous acquérons de motifs à étendre nos connoissances, plus nous sommes pressés de concevoir une noble émulation de lumières et de génie. — Et rien peut-il intéresser l'homme à un plus haut degré que le bien-être de la société à laquelle il appartient, que le salut de l'état dont il est membre, que l'honneur de la religion qu'il professe ? Il n'y a que l'esclave qui traite avec indifférence ces objets capitaux ; il laisse penser d'autres pour lui ; son insouciante souplesse s'en rapporte à la multitude ou à la routine, et de degré en degré il tombe dans un engourdissement, dans une stupeur, qui le ravale au niveau de la brute. Où la liberté règne, là seulement est la vie et la vigueur de l'intelligence : là chaque individu prend une part active aux événemens : là disparoissent les entraves du despotisme, les fantômes de la superstition, les odieuses prérogatives de la naissance, du rang, de la fortune, sur le mérite, les talens et la vertu : là le doute n'est point un crime, la contradiction un attentat : chaque étincelle de la vérité en allume de nouveaux rayons, qui se répercutent sur mille objets, enveloppés encore d'épaisses ténèbres. En ce sens cette sublime parole de la Genèse s'applique au génie

et à la liberté, s'animant, se soutenant par des secours réciproques : *Que la lumière soit, et la lumière fut.*

SECOND POINT.

« CHACUNE des prérogatives, énoncées dans mon texte, la connoissance de la vérité et la libre jouissance de nous-mêmes, est, par son essence, un des moyens de bonheur les plus précieux que la nature nous ait accordés ; et cependant ce bonheur n'est, abstractivement, ni dans l'une ni dans l'autre, mais il est dans la réunion nécessaire de toutes deux ».

Le Créateur a gravé dans notre ame, avec la flamme du sentiment, le desir du bonheur ; il est le ressort de toute notre activité, le point central de toutes nos affections. Mais pour des êtres perfectibles, comme nous sommes, en quoi peut consister ce bonheur si ce n'est dans le développement même de nos facultés, dans la jouissance de nos droits, dans la satisfaction de nos penchans généreux ? C'est alors que nous remplissons la fin de notre être, que nous tendons au but évident de notre destination. Nos progrès en instruction nous rendent plus sensibles à toutes les beautés, à toutes les merveilles que le Tout-puissant a semées si libéralement autour de nous. Qu'elles frappent peu l'homme stupide, inattentif, insoucieux de s'instruire ! Au sein d'une barbare ignorance la meilleure partie des bienfaits du Créateur étoit perdue pour les mortels : l'observation, l'étude de la nature leur découvre tous les jours de nouveaux prodiges. Plus de désordres ! plus de bizarreries ! plus d'inutilités ! L'empreinte d'une sagesse ineffable brille par-tout. *Les cieux racontent la gloire de l'Eternel* ; sa providence éclate dans toute l'étendue du globe ; la série constante des jours

et des nuits est un hymne perpétuel de louange et d'action de graces : aucuns sons articulés ne sortent de ces phénomènes ; mais ils tiennent par-tout le même langage à l'intelligence ; cette voix retentit à travers les siècles, elle est entendue d'un bout de la terre jusqu'à l'autre. — Est-il, mes chers Frères, est-il aucun parallèle à tracer à tous ces égards entre l'homme éclairé et l'homme sans culture, sans instruction ? La nature est muette pour le dernier ; d'esprit comme de corps attaché à la matière, rarement il s'élève au-dessus des choses visibles : le luxe, la majesté des cieux ne dit rien à son ame ; il foule à ses pieds, avec une froide indifférence, tous les trésors de la végétation ; il ne s'occupe ni des causes ni des effets ; il ne voit ni leur invariable harmonie, ni leur rapport avec sa félicité, ni leur tendance au bien général et à la sublime perfection du tout : et cet état d'enfance, ou plutôt d'abrutissement, vous sembleroit-il digne de l'homme ? et ne bénirions-nous point l'éternelle sagesse d'avoir établi pour nous une connexion si étroite entre le bonheur et la vérité ?

Cette même connexion existe avec la liberté. L'esclave n'est susceptible d'aucune satisfaction réelle : Il regarde la vie comme son premier fardeau : ses forces, ses biens, ses jours même ne sont pas à lui ; tout relève du caprice, du coup-d'œil impérieux de son maître. L'art de dissimuler, de feindre, d'aduler, de ramper, voilà son unique occupation, sa seule étude ! Sa religion n'est que bassesse et hypocrisie. La religion de l'homme libre adoucit ses peines, le console dans ses malheurs, lui ouvre une riche source d'espérance et de joie : l'esclave ne voit encore la religion qu'armée de foudres et de carreaux : Dieu même est un tyran à ses yeux ; il le compare à ces

maîtres terrestres, qui *moissonnent où ils n'ont point semé, qui recueillent où ils n'ont point répandu :* son imagination noircie lui représente après le trépas de nouveaux, d'interminables supplices ; il interprète au pied de la lettre ces termes figurés de la révélation, éternel effroi des petits esprits et des ames rétrécies. — Mais opposez à ce tableau celui de l'homme libre. L'autorité qu'il reconnoît au-dessus de lui, ne l'humilie point, parce qu'il a lui-même concouru à sa création ; il respecte dans les lois l'ouvrage de ses représentans, sanctionné par le vœu national ; son travail lui est doux, parce qu'il en recueille le fruit et qu'il le transmettra à sa postérité : ce n'est point pour assouvir une rapacité insatiable, pour nourrir le désordre, pour stipendier l'intrigue et la corruption, que le prix de ses sueurs coule dans le trésor public ; ses contributions sont volontaires, il en prescrit l'application utile, il en surveille la répartition et l'emploi. Enfin le culte qu'il rend à l'Etre suprême, est le résultat de sa persuasion ; le zèle et la sincérité le caractérisent ; sa conscience l'avoue ; il n'en fait point une cachette honteuse, mais il est également éloigné d'une vaine ardeur de prosélytisme : heureux, s'il gagne quelques partisans à la vérité et à la vertu, par ses leçons et par son exemple !

Isolez maintenant ces prérogatives, envisagez chacune séparément, vous appercevrez bientôt l'inconsistance de l'une et de l'autre ; ou, pour mieux dire, vous vous convaincrez de l'impossibilité de cette abstraction. Il ne nous appartient pas davantage d'être vraiment libres avec une parfaite ignorance de nos facultés, de nos rapports, de notre destination, de nos droits, que nous ne pouvons, en les sentant, nous laisser engourdir par la stupeur de la servitude, porter gaîment le joug des abus et des préjugés. *La*

vérité vous rendra libres. Elle nous affranchit sur-tout des chaînes de la superstition, et de toutes ces serviles craintes, si deshonorantes pour l'humanité, qui forment son cortège. Il faut un frein à la multitude; mais, si ce frein ne se trouvoit que dans le fanatisme ou dans la servitude, je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux autoriser la licence. L'une et l'autre ternissent trop en nous l'image de la divinité et dégradent trop profondément notre espèce. Or rien ne mine autant l'empire de la superstition, rien ne porte à la tyrannie un coup plus mortel que le progrès des lumières. Que de fantômes effrayans ont successivement disparu avec lui! Ils n'excitent aujourd'hui que la dérision ou la pitié, les objets de la timide crédulité de nos ancêtres. Dangereux instrumens dans les mains d'une ambitieuse hiérarchie, que de vaines sollicitudes, et, par elles, que d'injustices, que de prévarications ils ont causé dans le monde! Même encore aujourdhui qu'ils laissent en beaucoup d'endroits de déplorables traces de leur influence! Comme ils luttent, avec tous les efforts du désespoir, contre l'ascendant vainqueur de la raison et de la liberté!

TROISIEME POINT.

« Ce que nous venons de prouver de l'homme considéré individuellement, est encore bien plus vrai des hommes envisagés dans l'état de société: les plus grands fléaux de celle-ci sont l'ignorance et l'esclavage ». — Les sciences, les arts, toutes les sources de la félicité individuelle et de la prospérité publique, dérivent de la liberté; le décroissement et la ruine de celle-ci amène infailliblement la dégradation progressive, le découragement absolu des autres. La culture des arts et des sciences demande

une noble émulation qu'éteignent l'oppression, le despotisme. L'énergie des sentimens, les sublimes élans du génie, ne caractérisèrent jamais une nation avilie par le pouvoir arbitraire. Un individu esclave s'éleve quelquefois au-dessus de sa condition; mais un peuple asservi est bientôt un peuple nul.

Voyez ces temps, où, par la plus absurde des législations, l'homme, attaché à la glèbe, devenoit la propriété et l'héritage d'un autre homme! ne sont-ils pas aussi les temps de la plus stupide ignorance, du fanatisme le plus grossier, de la plus extravagante superstition? Mais un rayon de liberté luit à la terre: la manie de la plus étrange des conquêtes nécessite d'ambitieux guerriers à se dépouiller d'une partie de leurs usurpations héréditaires: bientôt les ténèbres se dissipent; les lettres, les sciences, les arts reparoissent; la plus utile invention, celle de l'imprimerie, leur assure de nouveaux progrès, les met à l'abri des révolutions, leur garantit une permanence, qui devient à son tour le fléau de tous les abus d'autorité, politique aussi-bien que religieuse. Offrirai-je encore ici le souvenir lamentable de cette perte de ressources et de talens, que déplora ce royaume à cette fatale époque, où une loi oppressive, proscrivant la liberté religieuse, enrichit aux dépens de la France toutes les nations voisines et éloignées, et rendit ses ennemis, ses rivaux, d'autant plus puissans, d'autant plus redoutables pour elle? Jours désastreux! puissent les bienfaits de la liberté nous dédommager des longues peines que la postérité vous impute! Toute contrainte répugne à l'esprit de la religion: fille du ciel, elle ne sauroit dépendre de volontés humaines: l'ami de la liberté est le sien; c'est à lui qu'elle confie ses secrets, qu'elle se montre revêtue de sa céleste

beauté ; l'esclave ne la voit que sous le masque, sous une révoltante enveloppe d'inepties, de momeries, étrangères à son essence.

Etendez les limites de l'empire de la vérité ; le progrès des lumières répand sur l'état social les plus bénignes influences. Il rapproche les hommes les uns des autres ; il fait fleurir les cités par une noble émulation de patriotisme, par le concours empressé de toutes les classes de citoyens au véritable but de leur institution. L'expérience a constamment prouvé que l'universalité d'instruction adoucit, polit les mœurs ; elle excite le desir d'intéresser et de plaire ; elle remédie à la frivolité des conversations ; elle corrige la morgue attachée à la naissance et au rang ; elle exerce la plus précieuse influence sur l'éducation, tant nationale qu'individuelle. Chacun ne végète plus dans le cercle étroit, tracé par l'avarice ou l'orgueil : avec les vieux préjugés tombent les fatales barrières qu'ils mettoient entre les grands et les petits, entre les riches et les pauvres : la libre communication des pensées met en évidence les droits communs et respectifs ; le sentiment de notre propre valeur nous porte à les maintenir, à élaguer les prévarications anciennes, à prévenir de nouvelles par une sage prévoyance et une inébranlable fermeté. Alors on ose prononcer les mots sacrés de liberté et de patrie : ils ne sont plus de vains noms ; ils expriment des réalités importantes. A quelque point que les opinions puissent divaguer d'ailleurs, elles se rallient toutes autour de ce centre immuable : les partisans même du despotisme, honteux de leur lâcheté, sont réduits à se couvrir d'un masque imposteur ; comme le vice, n'osant montrer au grand jour l'horreur de sa difformité, se déguise sous le manteau de la vertu ; comme l'hypocrisie usurpe les formes attrayantes de la piété.

QUATRIEME POINT.

Si la connoissance de la vérité et la libre jouissance de nous-mêmes sont également le besoin de notre esprit et le vœu de notre cœur; si chacune de ces prérogatives est par sa nature un des moyens de bonheur les plus précieux que le Créateur nous ait accordés, et que cependant ce bonheur ne se trouve abstractivement ni dans l'une ni dans l'autre, mais dans la réunion essentielle de toutes deux; si enfin ce qui est vrai à cet égard de l'homme considéré individuellement, l'est encore plus des hommes envisagés dans l'état social, et que les plus grands fléaux de celui-ci soient l'ignorance et la servitude; à tous ces titres pourrions-nous trop remercier la divine Providence, qui, par le progrès des lumières, a aboli au milieu de nous tous les genres d'oppression sous lesquels nous gémissions, et a établi en leur place le régime salutaire de la liberté, une constitution, qui ne respecte pas moins tous nos droits qu'elle n'est assortie à tous nos vrais intérêts? — Ce qui caractérise la révolution française, ce qui la distingue de presque toutes celles qui l'ont précédée, (et je ne suis pas le premier à l'observer) c'est qu'elle est toute entière l'ouvrage de la raison. Ce n'est pas quelque intérêt individuel qui l'a provoquée, soutenue, conduite à sa fin; c'est l'intérêt national: la révolution ne nous a point fait changer de maître, elle nous a rendus libres. — Depuis long-temps la raison publique se formoit sous les auspices de la philosophie. Des écrivains courageux avoient détrompé leur siècle sur de nombreux et funestes abus: une noble avidité, une généreuse émulation de connoissances s'étoit répandue dans tous les états; les bases du contract social avoient

été éclairées, sondées avec soin : on avoit apprécié toutes ces institutions si bizarres des âges d'ignorance et d'opprobre ; marqué du cachet de la réforme celles qui ne s'accordoient ni avec l'utilité réelle, ni avec le véritable honneur du peuple : la sagesse en avoit indiqué d'autres plus justes, plus salutaires. — Mais, si d'un côté la raison se distinguoit par d'honorables progrès, la corruption multiplioit de l'autre tous les excès de l'autorité arbitraire et d'un luxe déprédateur. Enfin le mal a trouvé son terme dans le comble même auquel il étoit parvenu. Ses auteurs (représentez-vous à ce trait et leur dépit et leur désespoir) ses auteurs n'en ont vu le remède que dans le recours à la nation. Celle-ci a dû au sens droit de son monarque, conseillé par un administrateur qu'elle chérissoit, un mode de représentation conforme aux principes méconnus jusqu'alors de l'ordre et de l'équité. — Suivrai-je maintenant dans sa brillante carrière cette assemblée des élus de la patrie, si digne de l'immortelle reconnoissance de tous les Français ? — Parcourez les fastes de l'histoire, quelle autre assemblée a jamais réuni dans son sein tant de lumières, tant de courage, tant de fermeté, une si infatigable assiduité au travail, une persévérance plus soutenue jusqu'à la consommation de sa glorieuse tâche ? Que d'événemens, qui sembloient devoir arrêter, anéantir ses succès, n'ont fait qu'ajouter à son illustration, embellir son triomphe ! D'un côté, rappelez-vous tous les pièges, tous les écueils, tous les obstacles semés sous ses pas ; toutes les haines, toutes les persécutions, toutes les vengeances excitées, aigries contre elle ; tous les dénigremens, toutes les diffamations, toutes les calomnies auxquels elle a été en bute. D'un autre, comptez les bienfaits qu'elle a répandus sur vingt-quatre

millions d'hommes ; la proclamation solemnelle de ces droits, qui n'ont pu être abdiqués en aucun temps ni en aucun lieu ; l'abolition de toutes les espèces de servitudes, religieuse, féodale, fiscale, et la parfaite égalité de tous les citoyens devant la loi ; l'admissibilité de tous à tous les grades, à tous les honneurs, à tous les emplois, avec de l'instruction et des vertus ; la répartition des charges publiques proportionnées, sans prédilection, sans dispense, aux facultés de chacun ; les utiles habitans des campagnes relevés d'une dégradation impolitique non moins qu'odieuse, et rendus à l'espérance de ce bonheur, qui doit être d'autant plus à leur portée qu'ils sont plus près de la nature. Le despotisme n'avoit-il point tenté d'enchaîner jusqu'à la pensée et à la conscience ? L'une et l'autre sont dégagées désormais de toutes entraves. Ne troublons point l'ordre public ; la loi ne nous commande rien au-delà ; elle respecte, elle protège dans toute sa plénitude l'irréprochable exercice de nos facultés. — Quelle étrange complication de rouages et de ressorts formoit l'ancien régime ! quel cahos discord de provinces, d'immunités, de privilèges ! quel amas effrayant de titres, de places, de pensions, de droits, souvent aussi barbares dans le fait que dans leur dénomination ! De ce conflit, de ce choc perpétuel de prétentions opposées, qu'il résultoit d'incohérence, de vacillation dans le gouvernement ! Quelles fréquentes révocations d'édits perpétuels et irrévocables ! Désormais la France est une ; tous les habitans de ce vaste empire sont amis et frères ; le pouvoir, le crédit ne résident pas plus dans quelques castes orgueilleuses que la raison et la vérité. — Reprochera-t-on des imperfections à ce monument auguste ? Ah ! si l'enthousiasme exagère dans un sens, l'envie

exagère bien plus dans un autre ; et appartient-il à aucun ouvrage humain, appartient-il sur-tout au premier jet, d'être à l'abri de la censure ? Mais, à l'avenir, rien de ce qui est bon n'est impossible : et ce qui garantit la permanence, la durée, le perfectionnement progressif de la régénération nationale, c'est cette même opinion publique qui l'a fait naître. Oui, d'enfans nous sommes devenus des hommes faits ; la nation doit à l'expérience même de ses malheurs, une émancipation honorable ; la langue sacrée des sages est et sera de plus en plus celle de la multitude. Qui mieux que le Sage, qui, à la tête de la députation du corps municipal nous honore ici de sa présence, a exprimé cette consolante pensée (1) ? Voici ce qu'il écrivoit très-antérieurement à la révolution : « Tandis que les grands hommes font marcher les sciences, augmentent le nombre des vérités par des découvertes nouvelles, l'histoire répand ces vérités ; elle fait descendre les connoissances, comme les eaux amassées sur la cime des montagnes, que la pente distribue dans les plaines par des canaux. Ce bienfait appartient aux campagnes ; les connoissances les plus élevées appartiennent également à tous les hommes ». — Qu'il se développe, qu'il se fortifie cet esprit public ; nous verrons bientôt cesser, entièrement cesser ces agitations, ces inquiétudes, entre lesquelles nous avons été ballottés pendant une espace de trente mois. — Trente mois ! — Nous plaindrions-nous ? O Hollande ! ô le berceau de mon enfance ! (le siège de l'oppression n'est plus la patrie de l'homme libre) tu achetas la liberté, le simulacre seulement de la liberté, par quatre-vingt ans de malheurs et de guerre ! — Qui de nous

(1) M. *Bailly*, hist. de l'Astron. mod., disc. prél.

ne béniroit donc ce jour désiré, où la Constitution achevée par le corps auguste que la nation avoit chargé de ce soin, a été acceptée par le roi ; où ce prince, surmontant toutes les intrigues ourdies autour de lui, toutes les impressions sinistres dont on le circonvenoit, toutes les allarmes offertes à sa sensibilité, est venu, au milieu du sénat régénérateur, jurer, signer son ouvrage ? Qui de nous ne présageroit le salut de la nation de cet assentiment de sa très-grande majorité, manifesté tant de fois et avec tant de force, constaté par la formation de la législation nouvelle, prouvé encore par les progrès de la perception des impôts, et par ceux de l'organisation des différentes parties du corps social ? O ! désormais avec de l'ordre, avec le respect dû à la loi, avec la soumission et l'obéissance aux autorités constituées, la patrie est sauve ! *Voici la journée que l'Eternel a faite ! Egayons-nous, réjouissons-nous en elle ! C'est ici l'ouvrage de l'Eternel ! un prodige de sa bonté et de sa puissance qu'il daigne étaler à nos yeux !* — Et, *si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* — *Pourquoi les nations s'agitent-elles ? Pourquoi les rois de la terre conspirent-ils, et projettent-ils des choses vaines contre l'Eternel et contre son oint ? L'Eternel se rira de leurs complots insensés ; il leur parlera dans son indignation ; il les remplira de terreur* par le tonnerre de sa justice. *O rois de la terre, écoutez ! Modérateurs des peuples, recevez instruction ! Cette pierre que vous rejettiez de la construction de l'édifice* social, la liberté, *est devenue la maîtresse pierre du coin !* Par-tout elle va réclamer cette place avec tout l'ascendant de la raison et de la vérité ; les tyrans s'enlaceront dans leurs propres filets : *La meule*, dit l'Ecriture, *retourne sur celui qui la roule.*

Français ! faisons de la mémorable époque à

laquelle nous nous rencontrons, notre bonheur et notre gloire ! Si les désordres de l'anarchie ont pu souiller notre passage de l'oppression à la liberté, songeons que désormais la révolution est finie, et que nous sommes sous l'empire de la Constitution. Ce qui tient encore du prodige, ce que nous devons encore reconnoître comme un bienfait signalé de la Providence, c'est que de ce bouleversement universel, dont nous avons été les témoins, il ne soit pas sorti des désordres infiniment plus multipliés et plus graves : c'est que cette contrée immense, privée tout-à-coup de lois, de magistrats, de tribunaux, de ministres du culte, de discipline militaire, ne se soit pas précipitée toute entière dans l'abîme de la confusion et de la licence. — Mais, malheur à nous, si rappelés sous la bannière de la loi, de cette loi, l'expression du vœu populaire, l'ouvrage de nos représentans, nous renouvellions les scandales de l'anarchie ! Nous appesantirions le joug, nous riverions les fers des autres peuples, qu'il ne tient qu'à nous de conquérir à la liberté par l'exemple d'un patriotisme sage, ferme, modéré. Pardonnons à des enfans les pleurs qu'ils versent sur leurs hochets brisés, à l'amour-propre ses regrets outrés de n'avoir pu faire prévaloir son système, à l'intérêt personnel ses douloureuses lamentations sur un dépouillement si fort éloigné de ses calculs, à une dévotion peu éclairée ses scrupules vrais ou prétextés ; pardonnons sur-tout à la sensibilité la légitime horreur qu'elle témoigne pour des excès dont nous préviendrons soigneusement le retour. Mais que l'amour de la patrie rallie toutes les classes de citoyens, et que l'intérêt commun nous rende inséparables. Ce vœu est celui du roi, exprimé avec toute l'effusion du sentiment dans son discours à la

nouvelle législature ; j'aime à en emprunter encore ces précieuses paroles : « C'est au grand intérêt de l'ordre que tient la stabilité de la constitution, la sûreté de l'empire, le retour de tous les genres de prospérité. Que la puissance publique se déploie sans obstacle ! que l'administration ne soit plus tourmentée par de vaines terreurs ! que les propriétés et la croyance de chacun soient également protégées, et il ne restera plus à personne de prétexte pour vivre éloigné d'un pays où les lois seront en vigueur, et où l'on respectera tous les droits !» — O ! ratifie le ciel ce consolant augure ! Venez, mes frères, prosternons-nous tous ensemble devant le Très-Haut pour lui renouveller nos solemnelles actions de graces, et pour mettre ce royaume sous les invariables auspices de sa protection.

P R I E R E.

Grand Dieu, dont l'astre du jour et le moindre des insectes nous prêchent également la grandeur et la puissance, que les anges et les hommes adorent par un saint concert, qui ne te laisses en aucun instant, envers aucune de ses créatures, sans des témoignages sensibles de ton infinie bonté ; nous te bénissons de ces relations, non moins honorables que salutaires, que tu nous permets de soutenir avec toi ! Que n'as-tu point fait pour nous dans la nature ! que n'as-tu point fait dans la grace ! — O Dieu ! à l'effusion de tous les sentimens que nous te devons à titre d'hommes et de chrétiens, permets que nous joignions singulièrement aujourd'hui le tribut de notre gratitude dans notre qualité de citoyens et de patriotes ! Si les seuls hommages inspirés par le cœur, sont en droit de te plaire, refuserois-tu d'agréer ceux de cette assemblée ? Ne monteroient-ils point vers

ton trône comme un parfum de bonne odeur? Tu nous vois vivement pénétrés de la grandeur de l'époque à laquelle la providence a daigné nous conduire. De quel cahos de préjugés et d'abus tu as enfin retiré ce royaume ! A combien d'injustices, de prévarications, de désordres, tu as marqué le terme ! De quelles sollicitudes, de quelles crises tu nous as délivrés ! De quelles oppositions ennemies, de quels obstacles nous avons triomphé avec toi ! Depuis plusieurs siècles cette nation, qui semble appellée à la liberté par son nom même, étoit profondément endormie sous les entraves du despotisme : mais son réveil a été terrible comme celui du lion. Soudain la descente inespérée de l'esprit public a fait parler à vingt-quatre millions d'esclaves un langage noble et fier : les orgueilleux satellites de l'oppression en ont été consternés ; *ils n'ont point trouvé leurs mains*, ces hommes si accoutumés à se targuer de leur naissance ; elle a croulé sur ses fondemens, cette forteresse menaçante, le trop long effroi des penseurs courageux, des ennemis de l'adulation et de la servitude. Aussitôt un nouvel ordre de choses a commencé à naître. L'épée dans une main, l'équerre de la raison et de la justice dans l'autre, nous avons bâti ce temple majestueux de la Constitution, que les siècles accumulés pourront perfectionner désormais, mais qu'ils ne pourront abattre ! — O notre protecteur ! notre père ! comblés de tes graces, nous t'en demandons de nouvelles encore ! Que cette mémorable conjoncture soit universellement caractérisée par le retour de l'ordre et de la paix ! Que tous les intérêts particuliers aiment enfin à se confondre dans l'intérêt général ! Rapproche, concilie les partis opposés ! Pardonne de trop cruelles vengeances ; effaces-en le souvenir ; préviens-en le

retour ! Resserre par d'indissolubles nœuds l'accord intime de la nation avec son auguste chef ! Que rien ne puisse troubler à l'avenir cette précieuse union ! Conjure, détourne les orages qui menacent encore notre révolution au-dehors ! Ramène des enfans égarés dans le sein de la patrie, qui leur tend les bras ! Propage chez tous les peuples ces irréfragables principes, auxquels nous devons notre régénération sociale ! Qu'ils deviennent par-tout un salutaire frein pour les tyrans couronnés ou subalternes ! Que par de rapides progrès le jour de la raison et de la liberté luise sur le globe entier ! Que sous les étendards de l'une et de l'autre, toutes les familles diverses, répandues sur sa surface, ne forment bientôt qu'une vaste fédération d'amis, un peuple de frères !

Bénis, grand Dieu ! bénis, au milieu de nous, cette hiérarchie imposante de pouvoirs qui compose la majesté nationale ! Bénis cette législature qui remplace le corps constituant ! Que les dignes membres de celui-ci, ces généreux amis du peuple, qui n'ont jamais dérogé ni à leur conscience, ni au vœu de la patrie, jouissent dans leurs paisibles foyers de cette récompense si précieuse ; le suffrage de leur propre cœur, la reconnoissance de leurs concitoyens, le spectacle des progrès journaliers de la félicité publique ! Préside dans l'assemblée de leurs successeurs avec ton esprit d'ordre, d'union, de sagesse ! Investis-les de la confiance universelle, en les pénétrant de l'importance de leurs devoirs ! Qu'ils soient dignes de leurs devanciers, jaloux de consolider ce superbe édifice, construit sur les ruines du brigandage et de l'oppression !

Bénis celui que ta grace et la loi constitutionnelle de l'Etat placent sur le trône ! Bénis la reine, le prince-royal, madame royale ! Identifie leur bon-

heur avec le bonheur public ! Eloigne de la cour l'intrigue, la corruption, l'incivisme ! Entoure le monarque de conseillers sages, vertueux, patriotes ! Veille sur la plus intéressante des éducations ! Que la vérité habitant avec confiance un séjour nouveau pour elle, y amène à sa suite un cortege de satisfactions inconnues et de véritables jouissances !

Bénis toutes les parties subordonnées de l'administration. Mets constamment à la tête de nos départemens, de nos municipalités, de nos tribunaux, de nos armées, des amis éclairés et sincères de l'ordre, de la justice, de la liberté. — Bénis spécialement cette ville, et tous les détails de son régime domestique, et cette garde citoyenne, le frein et le désespoir des perturbateurs ! Que les lettres, les sciences, les arts, que les manufactures, l'industrie, le commerce, doivent à la liberté un nouvel éclat, et fais-nous éprouver à tous les égards que si tu veux être pour nous, rien ne sauroit être contre nous !

Bénis ton église ! Renouvelle ses antiques succès par son retour aux mœurs et à la discipline antiques ! Fais respecter la sainteté des autels dans celle des ministres dévoués à leur service ! Achemine par la raison et la charité la prompte réunion de tous les cultes en un seul, digne du père commun des hommes !

Bénis-nous tous, ô notre Dieu ! dans toutes nos relations et selon toute l'étendue de nos besoins ! Tu les connois mieux que nous ! Ne nous exauce pas toutes les fois qu'aveuglés sur nos intérêts, nous te provoquerions contre nous-mêmes ! Résigne-nous constamment à ta providence infiniment bonne et sage ! Honore de ton approbation l'humble sacrifice de nos louanges, le tribut de notre solemnelle consécration dans cette journée ! Puissions-nous tous

sortir de ce temple meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens, plus dignes de sceller avec une confiance filiale nos imparfaites prières de cette oraison accomplie que ton Christ nous a lui-même enseignée : *Notre Père, &c.*

CANTIQUE

Pour le Service extraordinaire, célébré dans l'Oratoire des Protestans de Paris, le Jeudi 13 Octobre 1791, à l'occasion de l'achèvement de la Constitution et de son acceptation par le Roi.

Mis en musique par MM. GOSSEC et MÉREAUX.

TOUT l'Univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu; qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits !

ENVAIN l'injuste violence
Au Peuple, qui le loue, imposeroit silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'Univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits !

L'ÉTERNEL s'est montré terrible
A nos superbes ennemis :
Il se montre doux et sensible
Pour des cœurs tendres et soumis.
Le Ciel, témoin de nos alarmes,
L'est aussi du sort plein de charmes,
Qui surpasse et comble nos vœux.
Malgré l'odieuse imposture,
Tout annonce dans la Nature
Que Dieu seul peut nous rendre heureux.

Peuples, cessez de vous plaindre !
Il va remplir vos souhaits :
Mortels, qui savez le craindre,
Ne craignez rien désormais.

O Liberté ! c'est ta victoire,
Qui fait l'objet de nos concerts.
Puisse la splendeur de ta gloire
Rejaillir sur tout l'Univers !
Je vois les Tyrans, pleins de rage,
Frémir du solemnel hommage,
Que nous te rendons aujourd'hui.
Des pièges qu'ils veulent nous tendre,
Si Dieu daigne encor nous défendre,
Nous serons trop forts avec lui.

Arbitre des combats, arbitre des conquêtes,
Toi, qui reçois les vœux, reçois aussi les fêtes
De tes humbles enfans !
A tout autre transport leur ame inaccessible,
Se plaît à célébrer le pouvoir invincible,
Qui les rend triomphans.

Des bienfaits du Dieu qui nous aime
Les peuples diront étonnés :
" Quelle est sa puissance suprême !
" De quel éclat de gloire il les a couronnés !

" Comme ils moissonnent dans la joïe
" Ce qu'ils ont semé dans les pleurs !
" Qu'aux maux, dont ils étoient la proïe,
" Succèdent tout-à-coup de brillantes faveurs ! "

Tel qu'un ruiseau docile
Obéit à la main, qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés Arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main !

Des plus paisibles destinées
A Louis prolonge le cours :
Ajoute des jours à ses jours,
Et des âges à ses années.

Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre et pur
N'ose à ses yeux souiller la trace :
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble et vertueux.

Qu'on dise : « Voilà le modèle
» Que devroient suivre tous les Rois !
» C'est de la sainteté des lois
» Le protecteur le plus fidèle.
» Le pauvre, sous ce défenseur,
» Ne tremble plus, que l'oppresseur
» Lui ravisse son héritage ;
» Et le champ qu'il aura semé,
» Ne deviendra plus le partage
» De l'usurpateur affamé. »

Eternel ! hâte-toi de répandre sur nous
Les torrens désirés de tes graces fécondes !
Que notre repentir désarme ton courroux !
Guéris de ta Cité les blessures profondes !
Grand Dieu ! par toi seul sauvés,
Par tes faveurs preservés,
Nous ferons de nos chants retentir nos saints Temples :
Et des deux bouts de l'Univers
On verra les Peuples divers
Te craindre et s'empresser à suivre nos exemples.

N. B. Ce Cantique n'est qu'un rassemblement de strophes prises dans différens poëtes. Les deux premiers couplets sont de Racine, *Chœur d'Athalie*, act. I, sc. 4 ; les couplets 3 et 5 sont imités d'une traduction du Pseaume LVII, par Chavigny. Le couplet 4 est d'une traduction du Pseaume LXXXV, par de Cerisy. Les couplets 6, 7 et 8 de traductions anonymes des Pseaumes CXVIII et CXXVI. 9, de Racine, *Chœur d'Esther*, act. II, sc. 9. 10 et 11 du Pseaume LXXII, traduit par J. B. Rousseau, excepté les quatre premiers vers du couplet 10, qui sont d'une traduction anonyme du Pseaume LXI. 12, d'une traduction anonyme du Pseaume LXVII.

Au commencement du Service l'Assemblée, soutenue par l'orgue, a chanté les trois derniers versets du Pseaume CXVIII : *La voici l'heureuse journée, etc.*

F. I. N.